

# The Lost City of Z

## Des idées de grandeur

Jean-Philippe Desrochers

---

Numéro 309, août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86151ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

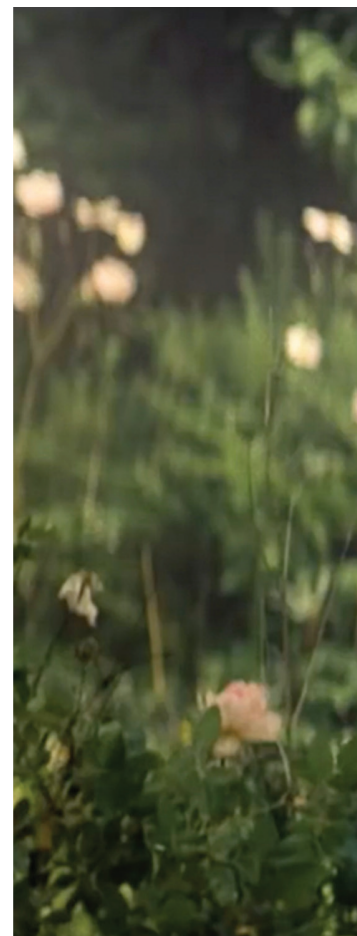
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2017). Compte rendu de [The Lost City of Z : des idées de grandeur]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 24–25.



# The Lost City of Z

## Des idées de grandeur

Projet en chantier depuis près de dix ans, *The Lost City of Z* est le film le plus ambitieux de James Gray. Redevable aux cinéastes américains majeurs (Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Michael Cimino) et à un certain classicisme (très assumé, en 2013, dans *The Immigrant*, son long métrage précédent), Gray nous invite cette fois à renouer avec les grandes ambitions (et le grand cinéma)... mais il nous rappelle par la même occasion que celles-ci peuvent également mener un protagoniste à sa perte.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

**D**écidément, James Gray n'a pas fait les choses à moitié : tournage en 35 mm dans la jungle amazonienne et au Royaume-Uni, fresque historique couvrant des décennies, film d'une durée de plus de deux heures vingt. Difficile de demander plus, en termes de dépaysement et de mise en danger, pour un cinéaste dont toute l'œuvre s'était jusqu'ici concentrée sur New York, ville qui l'a vu naître et grandir. Chez Gray, la jungle (ou la nature, plus largement) est certes moins délirante et inquiétante que chez Coppola (*Apocalypse Now*) ou que chez Werner Herzog (*Aguirre* et *Fitzcarraldo*), et moins poétique et philosophique que chez Terrence Malick (*The Thin Red Line*,

entre autres). Elle reste cependant source de mystère, reflet de la démesure des milieux naturels et écho de la témérité de l'homme occidental qui ose s'y aventurer.

Dans son récit, Gray exploite avec brio la tension entre l'intime et le collectif. L'idée de déchirement entre ces deux pôles y est omniprésente. Par exemple, lorsque la bible de Fawcett le sauve d'une flèche, Gray place ces images en parallèle avec celles du baptême de l'aîné du couple Fawcett, images qui sont forcément de l'ordre de l'intime et du souvenir. Cela illustre le déchirement entre les ambitions du protagoniste et la réalité concrète de la vie qu'il laisse souvent derrière lui. Les motivations de Fawcett



... à la fois héritier d'une tradition moderne dans son approche et ses idées, James Gray, en dépit de la constance dont il a fait preuve depuis le début de sa carrière, n'a de cesse de nous surprendre.

sont à la fois personnelles (grimper l'échelle hiérarchique de la société, briser un héritage familial honteux) et sociales (tisser un lien avec les Indigènes, faire progresser la connaissance humaine, ébranler les certitudes de l'homme blanc). Fidèle à ses habitudes, Gray brosse donc un portrait tout en nuances de personnages complexes, multidimensionnels et contradictoires. Comme dans ses autres films, la lutte des classes, toujours abordée de manière subtile, est encore un élément central. S'inscrivant en faux contre le rêve américain, le cinéaste montre une nouvelle fois à quel point il est ardu, voire impossible, de s'émanciper de sa classe sociale.

Il est difficile par ailleurs de ne pas voir dans le personnage de Percy Fawcett un certain double de la figure du cinéaste. Après tout, le parallèle entre le métier de réalisateur (surtout s'il s'entête à être indépendant) et celui d'explorateur n'a rien d'incongru. C'est particulièrement vrai, comme dans le cas de Gray, quand un cinéaste tourne dans la jungle amazonienne et

passé des années à accumuler les fonds et à mettre en place les moyens que nécessite un tel tournage. Mais tout travail de réalisation exige de prime abord une vision forte, une foi inébranlable en son projet et une capacité à défier l'adversité. On pense à l'entêtement dont doit faire preuve un ou une cinéaste quant à la défense de ses idées devant des investisseurs souvent frileux, au dur labeur que demande l'écriture d'un scénario et à l'élaboration du travail de mise en scène, surtout si les tournages se déroulent en extérieur dans des conditions extrêmes et avec plusieurs acteurs. On pourrait même avancer que, par l'entremise de Fawcett, Gray parle un peu de lui-même (de son métier et aussi de sa propre personne), mais il parvient à le faire subtilement et sans aucune forme de complaisance.

La charge mélancolique et la puissance tenace du souvenir (le frère cadet assassiné dans *Little Odessa* (1994), l'apparition fugitive mais hallucinée de l'amante enfuie dans *We Own the Night* (2007), les finales à la fois douces-amères et crève-cœur de *Two Lovers* (2008) et de *The Immigrant*) n'ont jamais été aussi puissantes dans le cinéma de Gray que dans *The Lost City of Z*. Son plan final se veut une métaphore visuelle de l'obsession de Nina Fawcett, qui a fait sienne celle partagée par son mari et par son fils aîné. La caméra épouse le mouvement de la femme, maintenant sans nouvelles des deux disparus depuis plusieurs années, qui descend le long escalier d'une maison victorienne pour s'engouffrer littéralement dans une jungle. Nous sommes ici devant la juxtaposition, illogique d'un point de vue narratif, de deux espaces n'ayant rien en commun. Mais le cinéma de fiction rend possible — et c'est notamment de là qu'il tire sa force — une telle image, puisqu'il permet d'entrer dans la subjectivité, le regard et la tête d'un personnage (et d'un cinéaste). Le film se termine donc sur le personnage de Nina: c'est elle, au final, qui est la véritable « victime » de l'entêtement de son mari et qui doit vivre avec le poids d'une existence marquée par l'incertitude et le doute. *The Lost City of Z* nous présente d'ailleurs Sienna Miller comme on l'a très rarement vue au cinéma. Plus souvent qu'autrement associée aux personnages de jolies blondes sans grand relief, elle livre ici une prestation plutôt étonnante. Tout en retenue, elle incarne une femme forte (quoique toujours très belle), lumineuse et, de surcroît, féministe avant l'heure.

Bref, à la fois héritier d'une tradition moderne dans son approche et ses idées, James Gray, en dépit de la constance dont il a fait preuve depuis le début de sa carrière, n'a de cesse de nous surprendre. Son prochain projet, un film de science-fiction se déroulant dans l'espace, devrait confirmer de nouveau la chose. Si *The Immigrant* contenait certes des moments de fulgurance, le plus récent film du cinéaste va encore plus loin. Force est donc d'admettre qu'avec *The Lost City of Z*, James Gray a réalisé un grand film. 🍷

★★★★½

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2016 – **Durée :** 2 h 21 – **Réal. :** James Gray – **Scén. :** James Gray, d'après le livre de David Grann – **Images :** Darius Khondji – **Mont. :** John Axelrad, Lee Haugen – **Mus. :** Christopher YOUNG – **Son :** John Berger, Robert Dehn, Ian Gaffney-Rosenfeld – **Dir. art. :** Fiona Gavin – **Cost. :** Sonia Grande – **Int. :** Charlie Hunnam (Percy Fawcett), Robert Pattinson (Henry Costin), Sienna Miller (Nina Fawcett), Tom Holland (Jack Fawcett) – **Prod. :** Dede Gardner, James Gray, Dale Armin Johnson – **Dist. :** Extract Films.